



**HAL**  
open science

## La science médiatisée. Les contradictions des scientifiques

Suzanne de Cheveigné

► **To cite this version:**

Suzanne de Cheveigné. La science médiatisée. Les contradictions des scientifiques. Hermès, La Revue - Cognition, communication, politique, 1997, 21, pp.121-134. 10.4267/2042/15047 . halshs-00171975

**HAL Id: halshs-00171975**

**<https://shs.hal.science/halshs-00171975>**

Submitted on 13 Sep 2007

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **LA SCIENCE MÉDIATISÉE<sup>1</sup>** **Les contradictions des scientifiques**

Suzanne de Cheveigné  
Laboratoire Communication et Politique, CNRS, Paris

Le devoir de diffusion de ses résultats fait maintenant explicitement partie du statut de chercheur en France, depuis la Loi d'orientation de 1984. Malgré cela, à l'intérieur de la communauté scientifique, cette activité n'est pas perçue comme vraiment légitime (Friedman *et al*, 1986, Kundt, 1991). Et pourtant, il faut bien que le financement de la recherche suive, il faut bien que le chercheur justifie de sa place dans la société. Alors que faire ?

Pour éclaircir cette situation contradictoire, pour comprendre les raisons de cette réprobation généralisée, nous avons engagé une double démarche d'entretiens de groupe et d'entretiens individuels, menés parallèlement à l'étude en réception auprès du grand public des émissions scientifiques à la télévision décrite par ailleurs<sup>2</sup>. C'est donc autour d'extraits d'émissions illustrant différents types de rencontres entre l'institution scientifique et l'institution de la télévision qu'ont été conduits ces entretiens, individuellement ou en groupe.

### **Vulgariser : l'anathème collectif :**

Voyons dans un premier temps le discours que teintent les scientifiques en groupe. La dynamique propre à une réunion de groupe, surtout quand sa composition est homogène, mène au renforcement de certains stéréotypes et tend à effacer les nuances propres à chaque point de vue individuel. Il ne faudrait pas pour autant conclure que les tendances qui se manifestent dans une réunion de groupe ne sont que le résultat d'un «artefact méthodologique». Elles sont au contraire l'occasion de mettre en évidence la doxa dominante, comme ce sera le cas ici.

Pour recueillir ce discours dominant, nous avons réuni dans un premier temps deux groupes de cinq chercheurs ou enseignants-chercheurs en poste (excluant donc les doctorants), hommes et femmes, appartenant à des disciplines dites "dures": physique, biologie, chimie, mathématiques, géologie, informatique, dans les locaux d'un laboratoire universitaire. La discussion était d'abord orientée autour de la télévision, de la vulgarisation, puis du commentaire des extraits d'émissions<sup>3</sup>.

Domine d'abord une attitude critique, voire de rejet, envers la télévision comme support de vulgarisation scientifique. Le projet même de la vulgarisation est mis en doute, et ceci, d'abord, pour des raisons qui touchent au média télévision lui-même.

*Les émissions(...) sont faites par des gens qui ne comprennent pas très bien ce qui se passe, donc ils prennent un message le plus simpliste possible qui est à mon avis toujours le même d'ailleurs et on n'a pas le développement dans le temps.*

*Il n'y a que l'écrit qui permet la comparaison des points de vue, la discussion, peut-être montrer l'évolution, éventuellement la radio.*

*Je trouve que le rôle des journalistes récemment n'est pas celui qu'il devrait être et qu'on privilégie le spectaculaire par rapport au sérieux (...) La science n'a pas à y gagner de se ranger derrière des gens qui ne voient que le spectaculaire, voire l'audimat.*

Le doute sur la possibilité de vulgariser provient aussi du statut attribué au téléspectateur face au média, de son niveau de connaissance ou de ses intérêts, tel que les scientifiques interrogés les perçoivent :

*Le téléspectateur ne peut pas raisonner, il ne peut pas voir, et qui est-ce qui va l'emporter, c'est celui qui lui paraîtra le plus sympathique (...) On fait totalement abstraction du contenu de ce qui a été dit.*

*J'ai l'impression que les deux exigences sont contradictoires, entre apporter quelque chose et puis pouvoir intéresser un maximum de téléspectateurs.*

*Ça n'a aucun sens, la recherche mathématique, pour un non-scientifique.*

Ce scepticisme quant à la possibilité de vulgariser auprès du grand public de la télévision est-il lié à une sorte de confusion entre «vulgarisation» et enseignement ? En tout cas, la frontière entre la vulgarisation comme opération de communication vers un grand public non scientifique, et la notion d'appropriation d'un savoir à l'intérieur même des institutions scientifiques n'est pas toujours très claire.

*Moi je verrais bien des cours en amphi retransmis à la télé aux heures creuses.*

*Pour moi, éducation et vulgarisation, c'est deux choses, pas identiques mais très, très imbriquées.*

*Pour comprendre, moi, personnellement, j'ai eu souvent besoin de me vulgariser la chose, j'y réussissais ou j'y réussissais pas.*

Une interrogation émerge sur le rôle de l'image en général comme support de connaissance, et de l'image télévisuelle en particulier : elle comporte trop d'éléments parasites, trop de choses "inutiles" :

*Il y a une espèce de mystification. On montre une image et on a l'impression qu'on a appris quelque chose, alors qu'une image, il faut savoir la lire.*

*Quand il y a le présentateur qu'on voit, on passe du temps sur son image (...) sur un personnage qui ne nous apporte rien.*

*C'est un reportage mais ce n'est pas une émission scientifique.*

Cette attitude globalement négative n'exclut pas une réflexion sur d'autres formes de vulgarisation, différentes de celles que la télévision pratique aujourd'hui - et bien plus exigeantes.

*Je me demande s'il ne faudrait pas mieux monter le niveau du public que d'essayer de baisser le niveau de ce qu'on fait.*

*Ce qui est important c'est de développer la curiosité. Il n'est possible d'expliquer quelque chose qu'à quelqu'un qui a envie de comprendre, qui ne va pas se décourager s'il y a quelque chose d'incompréhensible, mais qui va au contraire poser une question nouvelle.*

Ce projet de vulgarisation s'oppose à la séduction et au plaisir jugé trop facile :

*Je me demande si on doit forcément plaire (...) C'est là se mettre au niveau du public et ne pas décoller de ce niveau (...) Il faut attirer la curiosité, mais après, est-ce qu'il faut plaire ? Je ne suis pas convaincu.*

*Les gens peuvent prendre du plaisir parce qu'ils comprennent (...) Mais il y a un plaisir qui n'est pas lié à la compréhension, qui est lié à la présence de flacons colorés, ou d'un éléphant. Là il y a trahison.*

*Le plaisir, je crois, c'est à la base de tout, on fonctionne comme ça, j'en ai peur, j'en ai peur.*

La question de l'interface entre l'homme des médias et le scientifique se révèle être un point crucial. Tout d'abord, le journaliste ne peut pas tenir un discours véritablement scientifique, surtout en ce qui concerne la science actuelle.

*Là, il n'y est pas, le scientifique. Il ne pourrait pas avoir un discours scientifique très élaboré, c'est un journaliste.*

Le journaliste devrait plutôt adopter un rôle de non-savoir, se placer en position complémentaire inférieure<sup>4</sup> par rapport au scientifique - comme le téléspectateur.

*S'il jouait le rôle de l'ignorant, et qu'on lui explique, alors là il représenterait le téléspectateur, ça pourrait valoir le coup. Le problème c'est qu'il sait tout, et donc il distribue la parole pour dire ce qu'il faut dire au bon moment.*

On refuse donc au journaliste le droit de se mettre en position d'arbitre :

*Il n'a pas à jouer un rôle d'arbitre car la science s'auto-arbitre.*

*C'est très tribunal, Cavada est mis en position d'arbitre.*

Bien au contraire, c'est le scientifique qui doit avoir le contrôle final des opérations de vulgarisation :

*Il [le scientifique] a parfois l'air un peu idiot face à son contradicteur (...) Les scientifiques ne sont quand même pas complètement idiots. On devrait pouvoir garder un certain contrôle sur la façon dont se fait l'émission.*

Ce conflit de logiques entre scientifiques et journalistes, ce conflit de pouvoir pour la prise de parole dans l'espace public, est un élément fondamental de la situation. "Le scientifique a parfois l'air un peu idiot" : l'interface entre institutions scientifique et médiatique est vécue comme essentiellement conflictuelle et problématique :

*C'est vrai que les gens qui s'occupent de ça [la vulgarisation] ont été sélectionnés à rebours par un manque d'intérêt pour la science (...) Donc ils se trouvent dans des positions de pouvoir là dedans, sans comprendre l'enjeu.*

Se greffe alors un enjeu d'image, qui a peu des choses à voir avec l'idée classique de transmission d'un savoir, et qui préoccupe beaucoup les scientifiques. Car le scientifique travaille dur, et cela ne lui semble pas être correctement perçu.

*Je pense que les gens pensent que c'est un travail assez confortable. Ils ont plutôt l'habitude de voir des images de Dieu-le-père avec une grande barbe blanche qui débite des vérités. Et certains scientifiques ont eu le tort de se prêter à ce jeu là. C'est quelque chose de beaucoup plus conflictuel et de beaucoup plus difficile que cette image là.*

Cette incompréhension supposée, de la part du public, de la nature de la recherche scientifique, aboutit à un sentiment d'isolement vis-à-vis de la société :

*On a envie de communiquer, on est très seul. Moi, ça me manque de pouvoir en parler davantage.*

*C'est même suicidaire parce que à terme si on continue comme ça, et bien, soit on nous mettra dans des camps de concentration, en nous donnant quelques miettes de pain, ou on va disparaître du paysage. Je pense que les gens pensent qu'on ne sert plus à rien.*

Et enfin, à cet égard, une hypothèse explicite émerge :

*La vulgarisation, c'est peut être plus un problème d'acceptation par la société du fait qu'elle entretient des scientifiques pour travailler.*

Comment pourrait-on modifier cette situation, améliorer l'image de l'institution scientifique à travers les médias ? En montrant l'activité scientifique en train de se faire :

*Quand on peut montrer les gens dans leur cadre de travail, montrer une expérience, il faut le faire.*

*On voit la démarche du scientifique. Elle [il s'agit d'une femme] est convaincue que ... Ça veut dire qu'il y en a d'autres qui ne sont pas forcément convaincus. On explique le rôle du hasard dans la découverte d'un fait scientifique. Et en plus c'est le scientifique lui-même qui agit et pas un rigolo à sa place.*

Mais apparaît ici une position parfaitement paradoxale : il faudrait montrer cette démarche sans les scientifiques. En tout cas, les scientifiques apparus dans les extraits sont vertement critiqués :

*Il [le scientifique] a l'air sérieux, il parle bien, donc il peut paraître scientifique mais il y a des tas de gens qui ont l'air sérieux, qui parlent bien et qui ne sont pas des scientifiques. On a vu que c'était un scientifique mais pourquoi ? Parce qu'il a employé*

*des mots un peu compliqués, mais on n'a pas vu son travail, sa façon de réfléchir, sa façon de penser. Je ne trouve pas que ce soit une émission de vulgarisation de la science.*

*Est-ce que ce monsieur est un scientifique qui a écrit dans l'exercice de son travail de scientifique ou est-ce que, en dehors, le soir chez lui, il a écrit un bouquin de philo? On ne voit pas la différence.*

Le résultat, on s'y attend, est un autre enjeu d'image, interne aux institutions scientifiques celui-là : les chercheurs qui se mêlent de vulgarisation sont mal considérés à l'intérieur de l'univers scientifique.

*Je suis, j'estime, je me trompe peut-être, dans un milieu où la vulgarisation en soi est méprisée. Quelqu'un qui tente de vulgariser, de faire comprendre les choses concrètement, et de ne pas en rester aux équations pures et formelles, peut être considéré comme quelqu'un qui n'est pas un vrai scientifique.*

*Ce n'est absolument pas pris en compte dans les dossiers des gens pour les promotions.*

*Quelqu'un qui s'est occupé de la Villette pendant 4 ans, doit ensuite ramer pendant 20 ans pour redevenir un mathématicien, pour dire aux gens, mais si, vous savez, je suis un mathématicien comme vous. Les gens le considèrent comme un clown. (...) Je pense à un collègue.*

A l'intérieur de la communauté scientifique, l'activité de vulgarisation de la science à la télévision est considéré d'un intérêt douteux, voire nul. Et ceci en raison de facteurs qui tiennent à la nature même du média : les motivations inacceptables des gens qui produisent les émissions, leur ignorance de l'actualité de la recherche, les conditions dans lesquelles ces émissions sont faites, les caractéristiques, enfin, du "grand public" des téléspectateurs. Ce scepticisme est en partie le résultat du fait que la vulgarisation vers le "grand public" n'est pas perçue comme ayant une spécificité qui la distingue d'un processus générique de transmission de connaissances, tel que celui qui se déroule sur les bancs de la faculté.

La négociation journaliste-scientifique - telle que ces scientifiques la perçoivent<sup>5</sup> - constitue un nœud conflictuel. Le média représente en quelque sorte un piège que le scientifique se sent incapable d'affronter, dans la mesure où ce n'est pas lui mais le journaliste qui en a le contrôle.

Et si l'enjeu véritablement pertinent était celui de la position de l'institution scientifique dans la société, et de la perception erronée qu'ont "les gens" du métier de scientifique ? Il faudrait alors concevoir une "vulgarisation" qui aurait pour objectif de faire mieux comprendre ce que les scientifiques font, ce que se consacrer à la science veut dire, plutôt que de transmettre des savoirs. Reste que, quelles que soient les modalités d'intervention dans les médias, celle-ci est d'autant plus mal jugée à l'intérieur de la communauté scientifique qu'elle est plus visible et plus personnalisée.

Telle est la position recueillie en groupe. Mais interrogés individuellement, les scientifiques font des analyses qui en diffèrent sensiblement - en particulier leur condamnation de la télévision est moins catégorique. Au cours d'une dizaine d'entretiens individuels, trois types de discours sont apparus, dont aucun ne correspond tout à fait à la position dominante ! Le plus proche, en particulier par la

condamnation virulente des collègues vulgarisateurs, est assez optimiste quant aux possibilités de transmission de connaissances.

### **Vulgariser, c'est possible**

Comme les groupes, ces chercheurs interrogés individuellement ne font pas une distinction claire entre vulgarisation auprès du grand public et enseignement. Ils considèrent qu'en principe la vulgarisation est parfaitement possible, et semble faire partie pour eux d'une démarche pédagogique globale. La science peut se transmettre, bien qu'on l'imagine traditionnellement très compliquée.

*Il [le public] imagine des choses compliquées, des choses inaccessibles, ça le dépasse. D'ailleurs, c'est entretenu par les journalistes dans la mesure où on veut pas leur faire des statistiques, ni de courbes, ni de pourcentages pour éviter soi-disant de les effrayer. En réalité, je pense qu'ils sont assez adultes pour interpréter une courbe, savoir ce qui croît, ce qui ne croît pas.*

Les parallèles avec la pédagogie et l'école sont bienvenues (quitte à les imaginer : le scientifique dont il s'agit ici n'était pas assis sur un bureau mais sur un banc, tout comme P. Amar, et ne se déplaçait pas !):

*[A propos de l'invité de P. Amar] Il est assis sur un bureau (...) C'est un peu ce que l'étudiant pense que le professeur idéal devrait être. Il vient s'asseoir près de lui et lui parle comme ça, en agitant les mains.*

*[A propos du même] C'est un peu un professeur idéal, qui se promène au milieu de son auditoire, de sa classe.*

La légitimité de la vulgarisation est assurée, en dernière instance, par le scientifique, mais l'aide du médiateur-communicateur n'est pas totalement rejetée.

*[Pour être un bon vulgarisateur] il faut d'abord être un bon scientifique et acquérir les techniques de communication en plus. C'est pas l'inverse (...) Dans une certaine mesure, c'est un devoir, car il faut pas laisser à un journaliste qui fait ça entre deux reportages, entre la météo et la chute d'un avion, sortir les répercussions de la bioéthique. Il vaut mieux que ce soit un spécialiste qui le fasse, soit en se faisant aider d'un communicateur, soit s'il a les dons et la formation, le faire lui-même.*

L'idéal pour ces scientifiques, c'est la démonstration, la vision directe sur des faits «concrets».

*Il faut réduire de plus en plus les intermédiaires, si on veut avoir une vulgarisation, il faut la chercher là où se fait la science. C'est pas dans les salons ou les studios.*

Il faut donc démontrer et permettre au téléspectateur de voir par lui-même, sur le modèle de la situation expérimentale. Celle-ci aurait, en quelque sorte, la structure d'une narration dont le suspens maintient l'attention et l'intérêt. Le décor doit être celui «du terrain», celui des institutions scientifiques elles-mêmes : les laboratoires. Et dans ce décor, le journaliste n'est de nouveau pas rejeté.

*Il a pris la place du scientifique, puisqu'il a expliqué la démarche, tout en restant journaliste, en utilisant un vocabulaire de journaliste (...) Sa légitimité, c'est qu'il est entouré de deux scientifiques, il y a tout l'environnement.*

Ces chercheurs sont peu sensibles, dans leurs propos, à la problématique de l'image de l'institution scientifique dans la société. Ce qui confirme que la vulgarisation, en tant que telle, leur apparaît être essentiellement une affaire de transmission de connaissances. Et pourtant, malgré tout leur optimisme - leur hypothèse sur l'accessibilité de la science et sur la capacité du «grand public» de comprendre, le fait qu'ils ne rejettent pas l'intervention du journaliste, du communicateur - malgré tout cela, lorsqu'il s'agit de juger concrètement les chercheurs qui apparaissent à la télévision, leur perception vire au négatif, avec une violente mise en cause de leurs collègues .

*On invite quelqu'un qui porte la parole des scientifiques, mais c'est un... Bon, si vous voulez, il y a des émissions où on voit des gens avec leur blouse blanche, dans leur laboratoire. Là [une discussion en studio] c'est complètement différent. Il vient, il apporte ce que les autres ont donné. Donc il y a déjà un intermédiaire entre la science... entre ceux qui ont fait la science et la télévision. Il apporte ce qu'il a compris à la suite de ses travaux et des travaux des autres. Et comme d'habitude c'est toujours à l'occasion de la sortie d'un livre. Ça, c'est pareil de toutes les émissions de télé.*

*On prétend que la vision des filles et des garçons est différente, mais j'ai pas de preuve. Elle a une démarche, mais on ne voit pas comment...*

L'ambivalence est telle ici que tout d'un coup, en contradiction avec la logique qui sous-tend l'ensemble de leur point de vue, la vulgarisation apparaît comme opposée à un discours légitime sur la connaissance scientifique :

*Je ne pense pas que ce soient les dernières découvertes qu'il donne sur le fonctionnement de la mémoire. C'est plutôt de la vulgarisation.*

Cette première position se résume rapidement : la transmission du savoir peut et doit donc se faire, mais sans que le scientifique, en tant qu'individu, y apparaisse !<sup>6</sup>

### **Vulgariser, c'est montrer la démarche**

Une conception de la vulgarisation bien différente de la précédente. Tout d'abord tenir un discours sur les connaissances scientifiques n'est pas facile, et sa réception suppose un effort de la part du public - l'interface entre savoir et non-savoir apparaît comme bien plus problématique que dans le schéma que nous venons d'exposer.

*[La vulgarisation : ] La mise à la portée de tout le monde, enfin d'un certain niveau tout de même, parce que c'est assez difficile d'aller plus loin, des données, de résultats de laboratoire .*

*[Que faut-il pour être bon spectateur ?] Avoir une certaine capacité d'attention.*

La curiosité et la volonté de faire un effort sont les attributs nécessaires d'un public apte à recevoir la vulgarisation. Malheureusement, certaines caractéristiques du



média renvoient à une séduction facile qu'il faut à tout prix éviter : curiosité (de la part du public) et séduction (de la part du média) semblent être incompatibles.

*Il séduit, quoi, par le ton. On se laisse facilement... il fait un peu camelot, si on passe par là, on s'intéresse facilement, il séduit.*

*Ça a un côté qui peut séduire, les gens se sentent moins bêtes, il y a un côté séduction derrière, je ne pense pas que lui, il soit comme ça. Peut-être les producteurs de l'émission trouvent que c'est quelqu'un qui racole, parce qu'il a un discours qui rassure, qui fait plaisir.*

Le support de la séduction sont les fioritures inutiles - dont l'image - qui empêchent de se concentrer.

*On peut peut-être apprendre aux gens en distrayant. Ça peut être amusant. On a du mal à suivre à la fois les explications et les images, qui sont plus distrayantes qu'autre chose. Il y a un décalage, c'est pas toujours évident. Les images troublent la compréhension.*

*Alors que c'est une émission pour laquelle on va demander de la concentration, il faut pas qu'au départ on disperse, c'est une perte d'énergie, ça empêche d'être concentré.*

*Il y a toujours une partie de débat qui n'est pas bonne, pas intéressante. Je pense que dans les sciences il faut avoir les idées bien calmes et bien claires, et les débats, il y a toujours des personnalités qui se mettent en avant, il y a toujours un jeu qui n'est pas...qui est toujours au détriment d'une connaissance, d'une clarté des choses. Les débats, c'est pas bon.*

Que recouvre le concept de vulgarisation, concrètement, pour ces chercheurs ? Pour eux le public demande à connaître les retombées du savoir scientifique, plutôt que d'entendre un discours sur le savoir lui-même.

*La recherche appliquée doit toucher davantage de gens que la recherche fondamentale.*

Mais :

*Si les gens ont envie de voir une application, c'est peut-être aussi parce qu'ils ne savent rien sur ce que font les scientifiques.*

On arrive ainsi au noyau central de l'affaire pour ces chercheurs : l'essentiel ce ne sont pas les contenus de la connaissance scientifique mais la démarche des chercheurs. Il s'agit d'un discours non seulement sur la démarche scientifique - aspect certes important de la vulgarisation - mais aussi sur le travail et l'effort fournis.

*On ne voit pas bien quel a été le rôle de la science dans tout ça. On voit le résultat, pas le travail qu'il a fait.*

*C'est indispensable qu'il y ait une logique de démonstration de la démarche. C'est indispensable parce que, d'abord il faut que les gens prennent conscience de l'effort qu'il y a derrière l'obtention d'un résultat, et il faut qu'ils prennent conscience aussi*

*du fait qu'un résultat est obtenu et est valable dans un environnement déterminé et que peut-être, il ne sera plus valable d'ici quelque temps*

*La plupart des gens qui travaillent dans les laboratoires, faut voir ce que c'est, c'est exténuant. Quand on est étudiant, on travaille 15, 20 heures par jour dans un laboratoire, on essaie de tout apprendre (...) Il y a quelques personnalités qui dirigent le travail mais qui ne travaillent pas eux-mêmes parce que ce n'est pas vraiment possible aujourd'hui. La recherche est le fruit de beaucoup d'interactions et de beaucoup de chance.*

Mais alors, qui doit rendre compte de cette démarche ? Ces chercheurs sont à cet égard hésitants. Le journaliste n'est pas l'idéal, car celui qui connaît bien le travail du chercheur c'est le chercheur lui-même, mais le plus souvent ce dernier n'est pas jugé préparé pour cette tâche.

*[Les journalistes doivent-ils vulgariser la science ?] Ce n'est pas évident que ce soient les meilleures personnes pour le faire. C'est pas évident non plus que ce soient les meilleurs scientifiques qui soient capables de faire de la vulgarisation. Je pense qu'il y a des scientifiques, peut-être médiocres ou moyens, qui feraient de l'excellente vulgarisation. Je ne sais pas.*

Et voici que réapparaît le trouble autour de la visibilité du chercheur.

*Mais (...) il y a un problème, c'est toujours : qui va montrer sa bobinette à l'écran, donc il y a le pouvoir, une conquête pour arriver à cette notoriété qui est là, et c'est pas bon.*

Ici encore la tension reste entière entre le besoin ressenti de faire connaître ce qu'être scientifique veut dire, et les effets médiatiques, jugés pervers. Ce qui laisse ouverte la question de savoir qui pourrait bien présenter une image correcte de ce scientifique "travailleur"<sup>7</sup>.

### **Vulgariser pour rassurer**

Certains chercheurs ont exprimé un point de vue bien spécifique, où les enjeux d'image sont particulièrement explicites.

*[Qu'est-ce que vulgariser ?] Faire un peu de pub pour que les choses suivent et qu'on puisse travailler.*

Si ces chercheurs pensent qu'il faut insister sur une justification de l'activité des scientifiques, c'est parce qu'ils sont persuadés que le public considère que la science est dangereuse.

*[L'image de la science ?] Je crois pas qu'elle soit vraiment bonne. Je n'ai pas l'impression, peut-être parce qu'il n'y a pas assez cet effort de vulgarisation. Il y a deux choses : il y a l'idée que les scientifiques ne sont pas des gens productifs réellement. Et en ce moment, c'est important ça. Vous vivez un peu aux crochets de la société. Là, il y a un effort effectivement, il faut leur expliquer que ce qu'on fait est quelque chose d'intéressant à moyen et à long terme. Et puis, il y a des mythes: l'image du savant fou, c'est quelque chose qui reste, donc il faut expliquer que c'est pas forcément ça. Souvent, il y a des gens qui me disent: "t'as pas vraiment la tête du scientifique"*

*Les gens ont très peur de la science actuellement, il faut l'humaniser.*

Une démonstration d'un appareil d'imagerie cérébrale, prise en charge par un journaliste, pendant que des personnes silencieuses en blouses blanches s'affairaient autour sans un mot, les a tout particulièrement inquiétés.

*Il y a un côté qui fait un peu peur. (...) Y a un côté Frankenstein derrière.*

*La science est manipulée par des gens qui n'ont même pas parlé, c'est le journaliste qui a parlé, qui a expliqué... pas grand-chose ; les gens derrière étaient silencieux, sur leurs claviers, et ils contrôlaient tout. Ça donne l'image de gens qui ont du pouvoir, ce gros truc et le type qui récolte les images, c'est la même chose que les mauvais dans James Bond, ils ont le pouvoir de faire sauter la planète.*

Si on accepte, dans cette séquence, que ce soit un journaliste qui occupe les lieux et qui explique, c'est parce qu'on fait l'hypothèse qu'il sera plus rassurant qu'un scientifique auprès des gens...

*Si c'était un scientifique qui avait expliqué ce que le journaliste a expliqué, ça aurait certainement retiré ce côté humain et enthousiaste qui peut être sécurisant, pour ceux qui regardent. (...) Il dit qu'il ne l'aurait pas fait si la radioactivité avait eu une période plus longue. Mais ça, c'est le journaliste qui le dit, ce n'est donc pas le scientifique qui le dit. Donc, on ne peut pas avoir une arrière-pensée, relativement à ça. Par contre, si c'était un scientifique qui avait dit, vous savez, ce n'est pas dangereux et tout ça, peut-être que des gens non informés auraient pu dire : "mais ça, en fait, bon ..."*

Dans ce même but de sécuriser le téléspectateur, on apprécie que le scientifique apparaisse encadré par le plateau de la Marche du Siècle :

*Quand on l'amène chez Cavada, avec des gens tout autour, moi j'ai l'impression que c'est une dimension humaine intéressante, parce que le laboratoire est loin, il est assis sur un fauteuil. Il est plus proche du salon dans lequel il [le téléspectateur] est. Il rentre dans la famille, quelque part.*

Si, comme dans le groupe précédent, on insiste ici sur la démarche, le ton est différent : ce n'est pas pour souligner le travail fourni, mais plutôt parce qu'il s'agit d'images perçues comme proches de la réalité, non menaçantes, qui constituent alors une justification.

*Ce qui me séduit dans le dernier [un reportage en laboratoire], c'est le côté réel. Ici, à Jussieu on travaille dans des caves, lorsqu'on manipule toute la journée, on voit pas le soleil. Il y a un côté réel qui démystifie. Si à partir de ce truc là, on est capable de montrer que ce qu'on fait c'est intéressant, qu'il y a des choses nouvelles qui peuvent sortir, c'est pas mal.*

Des préoccupations s'expriment, encore, autour de l'image du scientifique lui-même - en particulier quand celui-ci arbore un veston vert - et de nouveau on met en doute son sérieux :

*Il y a une chose qui m'amuse beaucoup et qui montre que la télévision doit être ludique. Il [le scientifique] a un look, comme on dit, qui n'est pas du tout celui des scientifiques*

*et des neurologues (...) Des lunettes, avec de la verdure tout autour ... Quelque part, quand on est scientifique et qu'on regarde ça, on se dit, il passe bien. Mais est-ce que c'est un des grands? Ce n'est pas évident.*

Ces trois positions adoptées par les chercheurs interviewés individuellement diffèrent sur certains points certes fondamentaux : la difficulté perçue du projet de vulgarisation, l'importance relative accordée à la démarche ou bien aux résultats, les craintes attribuées au public. Par contre deux éléments sont partagés par tous, et se retrouvent aussi dans le discours collectif : le conflit de pouvoir avec les journalistes et l'opprobre jeté sur les collègues qui paraissent à la télévision.

Le conflit de pouvoir à l'interface entre deux institutions aux logiques différentes, l'institution scientifique et l'institution médiatique, n'est pas sans rappeler d'ailleurs celui qui oppose les hommes politiques aux médias qui détiennent les clés du contact avec le public. (Wolton, 1995, 1997, Veron 1995).

Par contre, la condamnation de l'individu qui se montre est propre à l'institution scientifique. On pourrait certes n'y voir qu'une simple réaction de jalousie à l'égard des collègues qui reçoivent les faveurs des médias. Mais elle est peut être aussi à rapprocher d'un des fondements même du travail scientifique, l'exigence d'objectivité, qui suppose que les résultats du travail de recherche soient parfaitement reproductibles, indépendamment du ou des individus qui les ont obtenus<sup>8</sup>. C'est ainsi que l'article scientifique qui doit servir à transmettre ces résultats s'écrit sur un ton impersonnel, souvent à la voix passive, l'énonciateur devant s'y effacer au maximum. La sociologie des sciences a bien montré ce que cet idéal pouvait avoir d'illusoire - reste qu'il s'agit d'une exigence vers laquelle doit tendre le travail scientifique tout simplement pour bâtir un corps de savoir partageable. L'apparition du chercheur à la télévision ne transgresse-t-elle un interdit fondamental en proposant un support charnel à un savoir censé être désincarné, pour susciter une condamnation si violente et si largement partagée ? S'il en est ainsi, c'est qu'il y a une confusion chez les chercheurs entre les différents types de discours sur la science, que les règles qui s'appliquent au discours interne à l'institution scientifique ont été étendues au discours vers le public. Et cette extension se fait au détriment d'une partie du public - celui qui s'intéresse plus à la personnalité de l'homme ou de la femme de science qu'à ses résultats.

BATESON, G. *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Seuil, 1978.

FRIEDMAN, S.M., DUNWOODY, S. et ROGERS, C.L., *Scientists and Journalists : Reporting Science as news*, The Free Press, New York, 1986

KUNDT, D., Rapport au Ministère de la Recherche, 1991

GASCOGNE, T. et METCALFE, J., communication à la conférence *Quand la culture se fait science*, Montréal, mai 1994

VERON, E. «Médiatisation du politique : stratégies, acteurs et construction des collectifs»; *Hermès* 17-18, 201, 1995

WOLTON, D. *Penser la communication*, Flammarion, Paris, 1997

WOLTON, D. «Les contradictions de la communication politique», *Hermès* 17-18, 107, 1995

---

<sup>1</sup> Cette recherche a été financée par la Délégation à l'Information Scientifique et Technique du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, et par le Programme Communication du Centre National de la Recherche Scientifique.

---

<sup>2</sup> Dans ce même numéro.

<sup>3</sup> Le choix des extraits est exposé dans l'article intitulé dans ce même numéro.

<sup>4</sup> G. Bateson (1978) caractérise les échanges comme soit symétriques, soit complémentaires - comme dans le cas de la relation maître-élève.

<sup>5</sup> Une étude australienne menée auprès de chercheurs a montré que ceux qui avaient eu une expérience de travail avec les médias s'en méfiaient beaucoup moins que leurs collègues qui n'en avaient pas eu. (Gascogne et Metcalfe, 1994)

<sup>6</sup> On peut mettre en rapport cette position avec lectures que nous avons identifiées chez le grand public, et qui sont rapportées dans ce même numéro : ces chercheurs souhaiteraient avoir comme destinataires des «bénéficiaires», avec leur optimisme, leur volonté de faire un effort et leur hypothèse sur l'accessibilité de la science - et leur intérêt pour des choses concrètes. Mais ils pensent, en même temps, qu'il y a malheureusement, au sein du grand public, trop d'«intimistes» qui s'intéressent à la personne du chercheur - et se défient de l'école - et même d'«exclus», c'est-à-dire, trop de gens qui pensent que saisir des connaissances scientifiques, c'est difficile, voire impossible.

<sup>7</sup> De même, cette position de mise en scène de la démarche intellectuelle des scientifiques conviendrait bien aux membres du grand public qui ont une lecture «intimiste» des émissions scientifiques - à condition que les scientifiques eux-mêmes y paraissent.

<sup>8</sup> De façon intéressante, la question de l'objectivité a été abordée par une série d'articles sur l'affaire Benveniste (ou la «mémoire de l'eau») parus dans le Monde des 21, 22 et 23 janvier 1997. Ces articles, qui se situent très nettement à cette interface conflictuelle entre médias et institution scientifique mettent en cause le principe d'objectivité selon lequel n'est pas considéré comme scientifique un résultat qui ne peut pas être reproduit par quiconque : «A ce jour, Benveniste n'a pas prouvé, selon les règles scientifiques admises (la reproductibilité universelle), la mémoire de l'eau. Mais ce constat est entaché d'une réserve considérable : à aucun moment il n'a été mis en situation de répéter ses expériences à l'identique." Or même si Benveniste réussissait à les répéter à volonté, leur non-reproductibilité par autrui leur ôterait tout caractère de scientificité.